

la politique, de troubler l'un par l'autre et d'exposer la jeunesse à se ressentir des secousses qui nous agitent. » Ces paroles nous une grande force d'actualité dans l'établissement récent d'un cours d'histoire contemporaine, innovant, malheureusement, qui évéillev prématurément dans l'enfant des idées poétiques et parfois le mettre dans la nécessité déplorable, s'il veut arriver au baccalauréat, de risquer son avenir ou de condamner publiquement ses parents, quand ils ne sont pas d'avis que tout est pour le mieux dans le meilleur des empires possibles. M. Dupanloup laisse en outre transpirer sa crainte de voir sacrifier l'éducation générale à l'éducation professionnelle : « Formons des hommes avant de former des bacheliers et des polytechniciens. » Dans ce chapitre, écrit avec beaucoup de verve, abondent des attaques contre le baccalauréat, son programme et sa préparation. En ce sens, M. Dupanloup a parfaitement raison, et, malgré les améliorations introduites par M. Duruy, il est clair que l'Instruction, en France, a encore presque tout à faire.

Le second moyen prôné par l'évêque d'Orléans est la discipline, dont il démontre l'importance par cette image qui ne manque pas de vérité : « La discipline est l'écorce qui recouvre la sève, la garde, la dirige, la force de se répandre dans l'arbre et les rameaux pour le nourrir des sucs les plus purs. » La discipline est, en effet, l'auxiliaire indispensable de l'éducation.

Le troisième ligne, M. Dupanloup s'occupe de l'éducation physique, dont il est loin cependant de méconnaître l'importance, et, en cela, il ne fait que suivre M. Duruy, qui, le premier, a proclamé la corrélation naturelle entre la gymnastique du corps et la gymnastique de l'intelligence.

La seconde partie de l'ouvrage est moins importante en ce sens qu'elle traite de sujets sur lesquels un prêtre catholique n'a point d'idées nouvelles à émettre. Heureusement pour l'auteur qu'il a son service un magnifique langage qui empêche la monotomie dans les chapitres qu'il a écrits sur *Dieu, la Mère, la Famille et l'Enfant*. Comme il le dit lui-même, ce livre n'est point un livre neuf, et l'auteur nous ramène à Rollin et à Fénelon, sans cependant suivre en tout l'exemple de ces maîtres.

Un instant on a pu regretter que M. Dupanloup n'ait point, après Fénelon, traité de l'éducation des filles. Ce regret ne doit plus exister aujourd'hui. Grâce à une nouvelle déclaration de guerre du fougueux prélat contre M. Duruy, tout le monde sait que les *genoux de l'église* sont les bancs sur lesquels nos femmes et nos filles devront aller se former aux vertus domestiques. N'en déplaise à M. Dupanloup, les bancs de bois de nos écoles nous sentent si bien pleins de nous, nous nous sommes si bien habitués, nous nous sommes si bien habitués à nous faire à nous-mêmes, véritable rôle et rôle sacré de la femme ici-bas.

Malgré ces réserves, l'ouvrage de M. Dupanloup est plein de mérite, et tout y est loué, hormis l'idée qu'il a inspiré, la revendication par l'église de l'éducation de la jeunesse.

Éducatrice intellectuelle (DE LA HAUTE), par M. Dupanloup, un ouvrage, qui se compose de deux parties principales : l'une plus spécialement affectée aux hautes études classiques, l'autre prenant l'évêque ou l'étudiant au sortir des écoles, le suivant dans le monde, lui indiquant ce qu'il doit apprendre pour ne pas perdre le fruit de ce qu'il a étudié, et se garder contre l'oisiveté, le guidant à travers les livres anciens et modernes, lui donnant, en un mot, tous les conseils nécessaires pour faire de lui, comme on l'a dit avec esprit, un *chrétien lettré*.

« Un chrétien lettré! deux mots qui semblent quelque peu étranges de se trouver côte à côte, tant ils paraissent s'exclure, se repousser l'un l'autre. Un vrai chrétien, ou pour mieux dire un vrai catholique, a si peu de livres à lire! Les chefs-d'œuvre de l'esprit humain ne sont-ils pas, en grande partie au moins, à l'index? M. Dupanloup est bien libéral de permettre aux chrétiens la lecture de l'antiquité profane! Quoi! monseigneur, vous ne proscrivez point Homère et Virgile, Cicéron et Démosthène? En vérité, vous voilà bien loin des théories que vous avez exposées dans l'ouvrage analysé plus haut.

M. Dupanloup nous ménage une surprise plus grande encore, quand il demande la restauration des études philosophiques, longtemps délaissées ou mutilées. Oui, nous avons bien lu le grand prélat plaide la cause de la raison. Ne craint-il donc pas pour la foi? Rassurez-vous; s'il demande l'étude de la philosophie, probablement il sait ce qu'il fait. Nous ne nous fions pas à ce libéralisme-là. Et vous allez voir, cher lecteur, que notre défiance est fondée, car voici l'ingénieux projet que propose M. Dupanloup en revenant à la philosophie pour les classes. Il propose que l'on revienne à la philosophie scolastique et que les élèves s'en tiennent à la dissertation latine, comme on faisait au moyen âge. Pour être adroit et la plaisanterie assez fine, voilà comment on peut trahir un ennemi sans se compromettre; et cet assassinat clandestin de la philosophie serait un coup de maître, s'il pouvait jamais passer de la conception à l'exécution. Mais, par bonheur, la scolastique est aujourd'hui hors d'état de

nière, et, quels que soient les desseins de M. Dupanloup à son égard, elle n'est point à craindre.

Si nous passons du collège dans le monde et si nous examinons, après les conseils sur l'enseignement, les avis du célèbre évêque sur les *études qui conviennent aux gens du monde*, nous rencontrerons des inconséquences plus frappantes encore. Il est curieux d'exposer le programme, le plan d'études que M. Dupanloup trace à ses disciples. Il leur dit ce qu'ils doivent lire et ne pas lire. Ce qu'ils doivent lire, c'est Racine, Boileau, Bossuet, Fénelon, les classiques, en un mot, ce que le pauvre Molière, il ne trouve pas beaucoup plus glorieux de l'aigle d'Orléans que devant l'aglaé de Meaux. M. Dupanloup, sans proscrire absolument la lecture de Molière, fait une sentence dédaigneusement laconique. Mais si nous arrivons au XVIII^e siècle, nous serons plus frappés encore du sans-gêne avec lequel monseigneur traite nos plus grands écrivains. M. de Pontmarin lui-même, qui n'était pour lui qu'un libéralisme immodéré, se déclare surpris et déçu de l'attitude de M. Dupanloup en présence de ces noms célèbres. « C'est toujours, dit-il, l'odieuse licence de Voltaire, la honte des *Lettres persanes*, l'insupportable sophisme de Rousseau, toujours le même conseil d'éviter avec soin ces mauvaises lectures et de se tenir, sur Voltaire, aux tirades de *Méropé* et de *Zaïre*; rien de plus. » Faut-il continuer la liste des auteurs proscriés par M. Dupanloup au XVIII^e et au XIX^e siècle? Nous n'en finirions pas. Non, nous nous contenterons d'indiquer l'esprit de l'ouvrage. Tout commentaire est superflu; le lecteur saura tirer la conclusion et juger par lui-même ce qu'il faut penser d'un livre écrit d'après les principes que nous venons d'exposer.

Éducation de la première enfance (L), ou La femme appelée à la régénération sociale par le progrès, par M. Henri Nadauld de Buffon. L'idée fondamentale de ce livre est l'importance du rôle que doit jouer la femme dans la première éducation de l'homme. L'auteur croit l'homme progressible, il a foi dans un avenir meilleur et il est convaincu que c'est la femme, la mère surtout, qui peut hâter cet avenir. Il étudie la femme dans l'histoire, il la suit depuis son enfance jusqu'à un moment où elle devient épouse, puis mère; il peint les sentiments qu'elle éprouve, les devoirs qu'elle est appelée à remplir dans toutes ces conditions; il lui donne des conseils, il lui montre l'importance de veiller elle-même sur toutes les actions de ses petits êtres qui doivent le jour et qui seront plus tard des membres actifs de la grande société humaine. Avec les disciples de J.-J. Rousseau, il a le souci intelligent des premiers soins que réclame l'éducation physique. Il veut que la mère nourrisse elle-même son enfant et il montre ce qu'elle perd de jouissances et ce qu'elle fait courir de dangers au nouveau-né quand elle « délègue, sans une nécessité absolue, ce soin pieux de la maternité. » Il s'élève aussi, à l'exemple du philosophe de Genève, contre l'usage du maillot, usage absurde, et, malgré cela ou à cause de cela, éternel. M. Nadauld de Buffon condamne la routine en matière d'éducation physique et réclame l'affranchissement du corps de l'enfant. Pourquoi ne suit-il pas la même méthode lorsqu'il s'agit de l'éducation morale? S'il faut de l'air à ses poumons, de la liberté à ses organes, de l'espace à ses mouvements, faut-il surcharger de bonne heure son esprit de préjugés, empirer son âme de sentiments factices, mettre sur ses lèvres un langage de convention, lui faire souffrir autour de lui, sous la complication de formes éphémères, les vérités simples et éternelles de la religion et de la morale? M. de Buffon n'a pas le sentiment de la vie moderne, qui aurait dû fortement l'inspirer. Il lui manque le souffle de cet esprit laïque qui a transformé, depuis deux siècles environ, les sociétés européennes et auquel la science sociale doit sa naissance, comme toutes les autres sciences leurs progrès. Pascal accusait justement Descartes d'avoir voulu se passer de Dieu en philosophie; il s'en serait plus étrange encore qu'on voulût s'en passer en pédagogie. Néanmoins il ne faut pas se jeter dans l'excès opposé et enfermer les générations nouvelles dans une atmosphère étouffante d'idées et de sentiments qui ne conviennent mal aux droits, aux devoirs et aux besoins de l'activité moderne. M. de Buffon adopte la devise du progrès; il appelle à la régénération sociale la femme, qui doit en être en effet le plus utile instrument, et, par une singulière contradiction, il la fait s'occuper sur le plan philosophiquement le grand art d'élever les enfants, c'est-à-dire l'art de faire des hommes et de créer des êtres intelligents, libres et forts. On pourrait encore reprocher à l'auteur de s'occuper beaucoup trop des mères à qui la fortune ou au moins l'aisance permet plus facilement de disposer, comme elles veulent, de tous leurs instants. Comment celles qui sont obligées de travailler pour vivre pourraient-elles se dévouer entièrement, selon son point de vue, à l'éducation de leurs enfants? A la vérité, un

dernier chapitre dit quelques mots sur l'éducation du peuple; mais, quand on songe que ce qu'on appelle le peuple comprend au moins les dix-neuf vingtièmes de la société, il semble que, pour assurer le progrès social, c'était surtout l'éducation populaire qu'il fallait chercher à perfectionner, c'était là-dessus qu'il fallait s'étendre. Il est vrai que toutes les classes de la société sont solidaires et qu'en moralisant les riches on élève aussi les pauvres, parce que ceux-ci se laissent toujours influencer plus ou moins par les exemples qui leur viennent de haut. Ces réserves faites, il ne nous en coûte pas de reconnaître que l'on sent dans l'œuvre de M. de Buffon la chaleur d'une âme généreuse, le zèle d'un homme de bien qui cherche le bonheur de l'humanité, et ces sentiments se répandent sur le style, qui est toujours élevé, souvent éloquent.

Éducation homicide (L), par Victor de Laprade (Paris, 1867). Livre curieux, sorte de *plaidoyer* en faveur de l'adolescence et de l'enfance. M. V. de Laprade se fait l'avocat de ces pauvres prisonniers qu'on appelle les *internés*, malheureux victimes du collège et des *piens*. Rien de plus dur, et en même temps rien de plus dangereux, d'après l'auteur, à qui il semble étrange que, dans le mouvement universel d'émancipation et de progrès qui s'est accompli alors à évoquer en nous l'oubli du passé, ces enfants soient ce que l'Internat veut nous apitoyer sur les misères de l'Internat. La peinture qu'il en fait est poignante.

« L'écolier sort du lit entre cinq et six heures. Après un court toilette et une prière, pendant qu'on était aux vêpres, ils se glissent, timides et honteux, dans une maison située au bord de l'eau, derrière le rempart, mais qui est que l'on ne nomme jamais que, seules, des périphrases soignées désignent; l'endroit que vous savez, une certaine rue, au bas du pont. »

« C'est là que tous, après un de meilleur, dit Frédéric. »

« On peut-être bien, avons eu la ce que nous avons eu de meilleur, » dit Desrosiers. « Telle est la moralité du lit, et on n'a pas manqué de la reprocher à l'auteur. Quoi qu'il en soit, l'*Éducation sentimentale* est une œuvre qui s'impose à la curiosité. On a raconté qu'elle avait été reçue au château de Versailles où le roi donnait une fête, et la curiosité d'ouvrir la *Novelle Héloïse*, mise en vente ce jour-là. Elle fut, par elle empoignée, des premières pages, par cette œuvre de style et de passion, que s'ouvrait le cœur de l'attaché vivement, elle devora le livre tout entier. Quand elle l'eût achevé, l'heure du bal était passée depuis longtemps. »

Nous ne voulons pas comparer l'*Éducation sentimentale* à la *Novelle Héloïse*; mais la lecture du dernier ouvrage de M. Flaubert empoigne, elle aussi; elle tient éveillé, si bien qu'on ne peut se résoudre à fermer le livre avant de l'avoir lu tout entier. Le lecteur éprouve nous ne savons quelle âcre impatience qui surexcite sa curiosité, et cette impatience se traduit par une lecture précipitée de ces inventions meurtrières de l'ascétisme travaillant à se détruire; enfermer ces jeunes corps, violenter ces jeunes âmes, atrophier ces organes, étouffer ces imaginations, hébéter ces esprits par des exercices d'entraînement, dans une atmosphère étouffante et parfois philosophique, c'est là la plus cruelle des contradictions et la plus bizarre des anachronismes; contradiction, car, là où il faudrait tout faire pour assurer et affermir la santé dans le présent, on se livre à l'avarice, on applique quelques-uns des procédés qui ne négligent rien pour l'antérieur; anachronisme, car on emprunte au moyen âge des rigueurs dont il pouvait impunément user pour dompter, assouplir, spiritualiser les générations barbares, exaltantes de sévé, de vigueur et de vie. « Non, ne pouvions mettre à côté des paroles de M. de Laprade un plus éloquent commentaire. On a trop souvent exalté l'esprit aux dépens de la matière, l'âme aux dépens du veulours rouge. Sur le trône, en dessous, était bonnet le talent de Laure pour la musique; c'est un amateur qui, par goût, s'est fait le professeur de la jeune personne. La mère et la fille attendent, espèrent un aveu, une demande de mariage en forme; mais cette déclaration ne vient pas, et, dans un entretien très-significatif avec la demoiselle de compagnie, Rosambert décide assez qu'une séduction est son but unique. Les choses en sont là quand se présente le père de Duval, venu de Meaux dans sa carriole pour presser le mariage de son fils avec Laure. Ce père, qui a été un bon maître, un bon frère, un bon ami, un bon mari, se retire sans dire un mot, et se laisse aller à la mer et à la fille.

Mais Dupré paraît enfin. En arrivant, il trouve ses marchandises avariées par la pluie, parce qu'on a converti le magasin en salle de bal. A la place de ses anciens domestiques, il ne trouve plus que des gens galonnés. Le vieux mobilier de ses pères a disparu; le logis a fait peu bruit. La suivante lui demande son nom pour l'annoncer à madame. Il demande sa fille; madame lui dit qu'elle est morte. Toutes les idées de l'homme Dupré sont confondues. Il reconnaît avec Duval et son fils les suites fatales de son absence. Cependant il ne croit pas tout perdu. Il tient à sa femme et à sa fille le langage d'un homme raisonnable, d'un mari

coïn charmant, cette parcelle de la terre bénie entre tous, avait été nécessairement le cadre du premier drame. Après, l'homme semble épuisé; il a donné le meilleur de lui-même; il s'est, en quelque sorte, vidé. Il demande à l'histoire une nouvelle inspiration, il cherche une civilisation disparue, une ville morte et effacée de la surface de la terre; il reconstruit Carthage. Voici maintenant Paris, sujet bien terrible. L'auteur s'attaque à cette réalité terrifiante, en la prenant corps à corps, en s'y attachant comme un luitier s'élance au corps de l'adversaire. « Tous les critiques ne se sont pas montrés aussi justes envers le dernier ouvrage de M. Gustave Flaubert. Pour n'en citer qu'un seul, M. de Césaire a porté sur l'*Éducation sentimentale* un jugement qui nous paraît au moins sévère : « Quel but, demande M. de Césaire, quel but M. Gustave Flaubert a-t-il bien pu se donner lorsqu'il a écrit cette œuvre sans action et sans invention, où le charme du coloris fait défaut comme la pureté du dessin, et dont toute l'originalité est dans le réalisme minutieux des détails? Il serait peut-être fort embarrassé de le dire. Ce ne sont que des esquisses de caractères ou des ébauches de passions, des commencements d'aventures ou des velléités de volants. Le héros du livre, Frédéric, n'est que le type de l'impuissance. Il a toutes les aspirations et ne s'arrête à aucune; il a toutes les ambitions et ne s'attache à aucune. On croit entrer avec lui dans une situation; la porte se ferme et l'on se referme; il n'y a plus rien. » Nous avons déjà répondu à ces critiques. V. BOVARY.

Éducation (L), ou *Les Deux constantes*, 2^e édition en cinq actes et en vers de Camille Bonjour, représentée sur le Théâtre-Français le 10 mai 1823. L'idée morale de cette pièce est résumée dans ces vers :

L'homme fait son état, la femme le reçoit.

Pour établir ce principe, l'auteur a développé l'action suivante. Dupré, négociant, fidèle aux mœurs antiques de son état, a été obligé d'absorber trois ans de son magasin en vue de laisser régir ses affaires par sa femme, seconde par le fils de Duval, son vieil ami, et par une nièce, jeune orpheline. Pendant cette absence, Laure, fille de Dupré, jeune, belle, disposée à recevoir la culture de bal, prête à partir pour le château de Versailles où le roi donnait une fête, et la curiosité d'ouvrir la *Novelle Héloïse*, mise en vente ce jour-là. Elle fut, par elle empoignée, des premières pages, par cette œuvre de style et de passion, que s'ouvrait le cœur de l'attaché vivement, elle devora le livre tout entier. Quand elle l'eût achevé, l'heure du bal était passée depuis longtemps.

Nous ne voulons pas comparer l'*Éducation sentimentale* à la *Novelle Héloïse*; mais la lecture du dernier ouvrage de M. Flaubert empoigne, elle aussi; elle tient éveillé, si bien qu'on ne peut se résoudre à fermer le livre avant de l'avoir lu tout entier. Le lecteur éprouve nous ne savons quelle âcre impatience qui surexcite sa curiosité, et cette impatience se traduit par une lecture précipitée de ces inventions meurtrières de l'ascétisme travaillant à se détruire; enfermer ces jeunes corps, violenter ces jeunes âmes, atrophier ces organes, étouffer ces imaginations, hébéter ces esprits par des exercices d'entraînement, dans une atmosphère étouffante et parfois philosophique, c'est là la plus cruelle des contradictions et la plus bizarre des anachronismes; contradiction, car, là où il faudrait tout faire pour assurer et affermir la santé dans le présent, on se livre à l'avarice, on applique quelques-uns des procédés qui ne négligent rien pour l'antérieur; anachronisme, car on emprunte au moyen âge des rigueurs dont il pouvait impunément user pour dompter, assouplir, spiritualiser les générations barbares, exaltantes de sévé, de vigueur et de vie. « Non, ne pouvions mettre à côté des paroles de M. de Laprade un plus éloquent commentaire. On a trop souvent exalté l'esprit aux dépens de la matière, l'âme aux dépens du veulours rouge. Sur le trône, en dessous, était bonnet le talent de Laure pour la musique; c'est un amateur qui, par goût, s'est fait le professeur de la jeune personne. La mère et la fille attendent, espèrent un aveu, une demande de mariage en forme; mais cette déclaration ne vient pas, et, dans un entretien très-significatif avec la demoiselle de compagnie, Rosambert décide assez qu'une séduction est son but unique. Les choses en sont là quand se présente le père de Duval, venu de Meaux dans sa carriole pour presser le mariage de son fils avec Laure. Ce père, qui a été un bon maître, un bon frère, un bon ami, un bon mari, se retire sans dire un mot, et se laisse aller à la mer et à la fille.

Mais Dupré paraît enfin. En arrivant, il trouve ses marchandises avariées par la pluie, parce qu'on a converti le magasin en salle de bal. A la place de ses anciens domestiques, il ne trouve plus que des gens galonnés. Le vieux mobilier de ses pères a disparu; le logis a fait peu bruit. La suivante lui demande son nom pour l'annoncer à madame. Il demande sa fille; madame lui dit qu'elle est morte. Toutes les idées de l'homme Dupré sont confondues. Il reconnaît avec Duval et son fils les suites fatales de son absence. Cependant il ne croit pas tout perdu. Il tient à sa femme et à sa fille le langage d'un homme raisonnable, d'un mari

coïn charmant, cette parcelle de la terre bénie entre tous, avait été nécessairement le cadre du premier drame. Après, l'homme semble épuisé; il a donné le meilleur de lui-même; il s'est, en quelque sorte, vidé. Il demande à l'histoire une nouvelle inspiration, il cherche une civilisation disparue, une ville morte et effacée de la surface de la terre; il reconstruit Carthage. Voici maintenant Paris, sujet bien terrible. L'auteur s'attaque à cette réalité terrifiante, en la prenant corps à corps, en s'y attachant comme un luitier s'élance au corps de l'adversaire. « Tous les critiques ne se sont pas montrés aussi justes envers le dernier ouvrage de M. Gustave Flaubert. Pour n'en citer qu'un seul, M. de Césaire a porté sur l'*Éducation sentimentale* un jugement qui nous paraît au moins sévère : « Quel but, demande M. de Césaire, quel but M. Gustave Flaubert a-t-il bien pu se donner lorsqu'il a écrit cette œuvre sans action et sans invention, où le charme du coloris fait défaut comme la pureté du dessin, et dont toute l'originalité est dans le réalisme minutieux des détails? Il serait peut-être fort embarrassé de le dire. Ce ne sont que des esquisses de caractères ou des ébauches de passions, des commencements d'aventures ou des velléités de volants. Le héros du livre, Frédéric, n'est que le type de l'impuissance. Il a toutes les aspirations et ne s'arrête à aucune; il a toutes les ambitions et ne s'attache à aucune. On croit entrer avec lui dans une situation; la porte se ferme et l'on se referme; il n'y a plus rien. » Nous avons déjà répondu à ces critiques. V. BOVARY.

Éducation (L), ou *Les Deux constantes*, 2^e édition en cinq actes et en vers de Camille Bonjour, représentée sur le Théâtre-Français le 10 mai 1823. L'idée morale de cette pièce est résumée dans ces vers :

L'homme fait son état, la femme le reçoit.

Pour établir ce principe, l'auteur a développé l'action suivante. Dupré, négociant, fidèle aux mœurs antiques de son état, a été obligé d'absorber trois ans de son magasin en vue de laisser régir ses affaires par sa femme, seconde par le fils de Duval, son vieil ami, et par une nièce, jeune orpheline. Pendant cette absence, Laure, fille de Dupré, jeune, belle, disposée à recevoir la culture de bal, prête à partir pour le château de Versailles où le roi donnait une fête, et la curiosité d'ouvrir la *Novelle Héloïse*, mise en vente ce jour-là. Elle fut, par elle empoignée, des premières pages, par cette œuvre de style et de passion, que s'ouvrait le cœur de l'attaché vivement, elle devora le livre tout entier. Quand elle l'eût achevé, l'heure du bal était passée depuis longtemps.

Nous ne voulons pas comparer l'*Éducation sentimentale* à la *Novelle Héloïse*; mais la lecture du dernier ouvrage de M. Flaubert empoigne, elle aussi; elle tient éveillé, si bien qu'on ne peut se résoudre à fermer le livre avant de l'avoir lu tout entier. Le lecteur éprouve nous ne savons quelle âcre impatience qui surexcite sa curiosité, et cette impatience se traduit par une lecture précipitée de ces inventions meurtrières de l'ascétisme travaillant à se détruire; enfermer ces jeunes corps, violenter ces jeunes âmes, atrophier ces organes, étouffer ces imaginations, hébéter ces esprits par des exercices d'entraînement, dans une atmosphère étouffante et parfois philosophique, c'est là la plus cruelle des contradictions et la plus bizarre des anachronismes; contradiction, car, là où il faudrait tout faire pour assurer et affermir la santé dans le présent, on se livre à l'avarice, on applique quelques-uns des procédés qui ne négligent rien pour l'antérieur; anachronisme, car on emprunte au moyen âge des rigueurs dont il pouvait impunément user pour dompter, assouplir, spiritualiser les générations barbares, exaltantes de sévé, de vigueur et de vie. « Non, ne pouvions mettre à côté des paroles de M. de Laprade un plus éloquent commentaire. On a trop souvent exalté l'esprit aux dépens de la matière, l'âme aux dépens du veulours rouge. Sur le trône, en dessous, était bonnet le talent de Laure pour la musique; c'est un amateur qui, par goût, s'est fait le professeur de la jeune personne. La mère et la fille attendent, espèrent un aveu, une demande de mariage en forme; mais cette déclaration ne vient pas, et, dans un entretien très-significatif avec la demoiselle de compagnie, Rosambert décide assez qu'une séduction est son but unique. Les choses en sont là quand se présente le père de Duval, venu de Meaux dans sa carriole pour presser le mariage de son fils avec Laure. Ce père, qui a été un bon maître, un bon frère, un bon ami, un bon mari, se retire sans dire un mot, et se laisse aller à la mer et à la fille.

Mais Dupré paraît enfin. En arrivant, il trouve ses marchandises avariées par la pluie, parce qu'on a converti le magasin en salle de bal. A la place de ses anciens domestiques, il ne trouve plus que des gens galonnés. Le vieux mobilier de ses pères a disparu; le logis a fait peu bruit. La suivante lui demande son nom pour l'annoncer à madame. Il demande sa fille; madame lui dit qu'elle est morte. Toutes les idées de l'homme Dupré sont confondues. Il reconnaît avec Duval et son fils les suites fatales de son absence. Cependant il ne croit pas tout perdu. Il tient à sa femme et à sa fille le langage d'un homme raisonnable, d'un mari

coïn charmant, cette parcelle de la terre bénie entre tous, avait été nécessairement le cadre du premier drame. Après, l'homme semble épuisé; il a donné le meilleur de lui-même; il s'est, en quelque sorte, vidé. Il demande à l'histoire une nouvelle inspiration, il cherche une civilisation disparue, une ville morte et effacée de la surface de la terre; il reconstruit Carthage. Voici maintenant Paris, sujet bien terrible. L'auteur s'attaque à cette réalité terrifiante, en la prenant corps à corps, en s'y attachant comme un luitier s'élance au corps de l'adversaire. « Tous les critiques ne se sont pas montrés aussi justes envers le dernier ouvrage de M. Gustave Flaubert. Pour n'en citer qu'un seul, M. de Césaire a porté sur l'*Éducation sentimentale* un jugement qui nous paraît au moins sévère : « Quel but, demande M. de Césaire, quel but M. Gustave Flaubert a-t-il bien pu se donner lorsqu'il a écrit cette œuvre sans action et sans invention, où le charme du coloris fait défaut comme la pureté du dessin, et dont toute l'originalité est dans le réalisme minutieux des détails? Il serait peut-être fort embarrassé de le dire. Ce ne sont que des esquisses de caractères ou des ébauches de passions, des commencements d'aventures ou des velléités de volants. Le héros du livre, Frédéric, n'est que le type de l'impuissance. Il a toutes les aspirations et ne s'arrête à aucune; il a toutes les ambitions et ne s'attache à aucune. On croit entrer avec lui dans une situation; la porte se ferme et l'on se referme; il n'y a plus rien. » Nous avons déjà répondu à ces critiques. V. BOVARY.

Éducation (L), ou *Les Deux constantes*, 2^e édition en cinq actes et en vers de Camille Bonjour, représentée sur le Théâtre-Français le 10 mai 1823. L'idée morale de cette pièce est résumée dans ces vers :

L'homme fait son état, la femme le reçoit.

Pour établir ce principe, l'auteur a développé l'action suivante. Dupré, négociant, fidèle aux mœurs antiques de son état, a été obligé d'absorber trois ans de son magasin en vue de laisser régir ses affaires par sa femme, seconde par le fils de Duval, son vieil ami, et par une nièce, jeune orpheline. Pendant cette absence, Laure, fille de Dupré, jeune, belle, disposée à recevoir la culture de bal, prête à partir pour le château de Versailles où le roi donnait une fête, et la curiosité d'ouvrir la *Novelle Héloïse*, mise en vente ce jour-là. Elle fut, par elle empoignée, des premières pages, par cette œuvre de style et de passion, que s'ouvrait le cœur de l'attaché vivement, elle devora le livre tout entier. Quand elle l'eût achevé, l'heure du bal était passée depuis longtemps.

Nous ne voulons pas comparer l'*Éducation sentimentale* à la *Novelle Héloïse*; mais la lecture du dernier ouvrage de M. Flaubert empoigne, elle aussi; elle tient éveillé, si bien qu'on ne peut se résoudre à fermer le livre avant de l'avoir lu tout entier. Le lecteur éprouve nous ne savons quelle âcre impatience qui surexcite sa curiosité, et cette impatience se traduit par une lecture précipitée de ces inventions meurtrières de l'ascétisme travaillant à se détruire; enfermer ces jeunes corps, violenter ces jeunes âmes, atrophier ces organes, étouffer ces imaginations, hébéter ces esprits par des exercices d'entraînement, dans une atmosphère étouffante et parfois philosophique, c'est là la plus cruelle des contradictions et la plus bizarre des anachronismes; contradiction, car, là où il faudrait tout faire pour assurer et affermir la santé dans le présent, on se livre à l'avarice, on applique quelques-uns des procédés qui ne négligent rien pour l'antérieur; anachronisme, car on emprunte au moyen âge des rigueurs dont il pouvait impunément user pour dompter, assouplir, spiritualiser les générations barbares, exaltantes de sévé, de vigueur et de vie. « Non, ne pouvions mettre à côté des paroles de M. de Laprade un plus éloquent commentaire. On a trop souvent exalté l'esprit aux dépens de la matière, l'âme aux dépens du veulours rouge. Sur le trône, en dessous, était bonnet le talent de Laure pour la musique; c'est un amateur qui, par goût, s'est fait le professeur de la jeune personne. La mère et la fille attendent, espèrent un aveu, une demande de mariage en forme; mais cette déclaration ne vient pas, et, dans un entretien très-significatif avec la demoiselle de compagnie, Rosambert décide assez qu'une séduction est son but unique. Les choses en sont là quand se présente le père de Duval, venu de Meaux dans sa carriole pour presser le mariage de son fils avec Laure. Ce père, qui a été un bon maître, un bon frère, un bon ami, un bon mari, se retire sans dire un mot, et se laisse aller à la mer et à la fille.

Mais Dupré paraît enfin. En arrivant, il trouve ses marchandises avariées par la pluie, parce qu'on a converti le magasin en salle de bal. A la place de ses anciens domestiques, il ne trouve plus que des gens galonnés. Le vieux mobilier de ses pères a disparu; le logis a fait peu bruit. La suivante lui demande son nom pour l'annoncer à madame. Il demande sa fille; madame lui dit qu'elle est morte. Toutes les idées de l'homme Dupré sont confondues. Il reconnaît avec Duval et son fils les suites fatales de son absence. Cependant il ne croit pas tout perdu. Il tient à sa femme et à sa fille le langage d'un homme raisonnable, d'un mari

coïn charmant, cette parcelle de la terre bénie entre tous, avait été nécessairement le cadre du premier drame. Après, l'homme semble épuisé; il a donné le meilleur de lui-même; il s'est, en quelque sorte, vidé. Il demande à l'histoire une nouvelle inspiration, il cherche une civilisation disparue, une ville morte et effacée de la surface de la terre; il reconstruit Carthage. Voici maintenant Paris, sujet bien terrible. L'auteur s'attaque à cette réalité terrifiante, en la prenant corps à corps, en s'y attachant comme un luitier s'élance au corps de l'adversaire. « Tous les critiques ne se sont pas montrés aussi justes envers le dernier ouvrage de M. Gustave Flaubert. Pour n'en citer qu'un seul, M. de Césaire a porté sur l'*Éducation sentimentale* un jugement qui nous paraît au moins sévère : « Quel but, demande M. de Césaire, quel but M. Gustave Flaubert a-t-il bien pu se donner lorsqu'il a écrit cette œuvre sans action et sans invention, où le charme du coloris fait défaut comme la pureté du dessin, et dont toute l'originalité est dans le réalisme minutieux des détails? Il serait peut-être fort embarrassé de le dire. Ce ne sont que des esquisses de caractères ou des ébauches de passions, des commencements d'aventures ou des velléités de volants. Le héros du livre, Frédéric, n'est que le type de l'impuissance. Il a toutes les aspirations et ne s'arrête à aucune; il a toutes les ambitions et ne s'attache à aucune. On croit entrer avec lui dans une situation; la porte se ferme et l'on se referme; il n'y a plus rien. » Nous avons déjà répondu à ces critiques. V. BOVARY.

Éducation (L), ou *Les Deux constantes*, 2^e édition en cinq actes et en vers de Camille Bonjour, représentée sur le Théâtre-Français le 10 mai 1823. L'idée morale de cette pièce est résumée dans ces vers :

L'homme fait son état, la femme le reçoit.

Pour établir ce principe, l'auteur a développé l'action suivante. Dupré, négociant, fidèle aux mœurs antiques de son état, a été obligé d'absorber trois ans de son magasin en vue de laisser régir ses affaires par sa femme, seconde par le fils de Duval, son vieil ami, et par une nièce, jeune orpheline. Pendant cette absence, Laure, fille de Dupré, jeune, belle, disposée à recevoir la culture de bal, prête à partir pour le château de Versailles où le roi donnait une fête, et la curiosité d'ouvrir la *Novelle Héloïse*, mise en vente ce jour-là. Elle fut, par elle empoignée, des premières pages, par cette œuvre de style et de passion, que s'ouvrait le cœur de l'attaché vivement, elle devora le livre tout entier. Quand elle l'eût achevé, l'heure du bal était passée depuis longtemps.

Nous ne voulons pas comparer l'*Éducation sentimentale* à la *Novelle Héloïse*; mais la lecture du dernier ouvrage de M. Flaubert empoigne, elle aussi; elle tient éveillé, si bien qu'on ne peut se résoudre à fermer le livre avant de l'avoir lu tout entier. Le lecteur éprouve nous ne savons quelle âcre impatience qui surexcite sa curiosité, et cette impatience se traduit par une lecture précipitée de ces inventions meurtrières de l'ascétisme travaillant à se détruire; enfermer ces jeunes corps, violenter ces jeunes âmes, atrophier ces organes, étouffer ces imaginations, hébéter ces esprits par des exercices d'entraînement, dans une atmosphère étouffante et parfois philosophique, c'est là la plus cruelle des contradictions et la plus bizarre des anachronismes; contradiction, car, là où il faudrait tout faire pour assurer et affermir la santé dans le présent, on se livre à l'avarice, on applique quelques-uns des procédés qui ne négligent rien pour l'antérieur; anachronisme, car on emprunte au moyen âge des rigueurs dont il pouvait impunément user pour dompter, assouplir, spiritualiser les générations barbares, exaltantes de sévé, de vigueur et de vie. « Non, ne pouvions mettre à côté des paroles de M. de Laprade un plus éloquent commentaire. On a trop souvent exalté l'esprit aux dépens de la matière, l'âme aux dépens du veulours rouge. Sur le trône, en dessous, était bonnet le talent de Laure pour la musique; c'est un amateur qui, par goût, s'est fait le professeur de la jeune personne. La mère et la fille attendent, espèrent un aveu, une demande de mariage en forme; mais cette déclaration ne vient pas, et, dans un entretien très-significatif avec la demoiselle de compagnie, Rosambert décide assez qu'une séduction est son but unique. Les choses en sont là quand se présente le père de Duval, venu de Meaux dans sa carriole pour presser le mariage de son fils avec Laure. Ce père, qui a été un bon maître, un bon frère, un bon ami, un bon mari, se retire sans dire un mot, et se laisse aller à la mer et à la fille.

Mais Dupré paraît enfin. En arrivant, il trouve ses marchandises avariées par la pluie, parce qu'on a converti le magasin en salle de bal. A la place de ses anciens domestiques, il ne trouve plus que des gens galonnés. Le vieux mobilier de ses pères a disparu; le logis a fait peu bruit. La suivante lui demande son nom pour l'annoncer à madame. Il demande sa fille; madame lui dit qu'elle est morte. Toutes les idées de l'homme Dupré sont confondues. Il reconnaît avec Duval et son fils les suites fatales de son absence. Cependant il ne croit pas tout perdu. Il tient à sa femme et à sa fille le langage d'un homme raisonnable, d'un mari

coïn charmant, cette parcelle de la terre bénie entre tous, avait été nécessairement le cadre du premier drame. Après, l'homme semble épuisé; il a donné le meilleur de lui-même; il s'est, en quelque sorte, vidé. Il demande à l'histoire une nouvelle inspiration, il cherche une civilisation disparue, une ville morte et effacée de la surface de la terre; il reconstruit Carthage. Voici maintenant Paris, sujet bien terrible. L'auteur s'attaque à cette réalité terrifiante, en la prenant corps à corps, en s'y attachant comme un luitier s'élance au corps de l'adversaire. « Tous les critiques ne se sont pas montrés aussi justes envers le dernier ouvrage de M. Gustave Flaubert. Pour n'en citer qu'un seul, M. de Césaire a porté sur l'*Éducation sentimentale* un jugement qui nous paraît au moins sévère : « Quel but, demande M. de Césaire, quel but M. Gustave Flaubert a-t-il bien pu se donner lorsqu'il a écrit cette œuvre sans action et sans invention, où le charme du coloris fait défaut comme la pureté du dessin, et dont toute l'originalité est dans le réalisme minutieux des détails? Il serait peut-être fort embarrassé de le dire. Ce ne sont que des esquisses de caractères ou des ébauches de passions, des commencements d'aventures ou des velléités de volants. Le héros du livre, Frédéric, n'est que le type de l'impuissance. Il a toutes les aspirations et ne s'arrête à aucune; il a toutes les ambitions et ne s'attache à aucune. On croit entrer avec lui dans une situation; la porte se ferme et l'on se referme; il n'y a plus rien. » Nous avons déjà répondu à ces critiques. V. BOVARY.

Éducation (L), ou *Les Deux constantes*, 2^e édition en cinq actes et en vers de Camille Bonjour, représentée sur le Théâtre-Français le 10 mai 1823. L'idée morale de cette pièce est résumée dans ces vers :

L'homme fait son état, la femme le reçoit.

Pour établir ce principe, l'auteur a développé l'action suivante. Dupré, négociant, fidèle aux mœurs antiques de son état, a été obligé d'absorber trois ans de son magasin en vue de laisser régir ses affaires par sa femme, seconde par le fils de Duval, son vieil ami, et par une nièce, jeune orpheline. Pendant cette absence, Laure, fille de Dupré, jeune, belle, disposée à recevoir la culture de bal

